

L'ésprit français et l'Allemagne

Autor(en): **Lauret, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **25 (1922-1923)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

würde ich Ihnen verschiedenes sagen. Ich habe eine Idee für Sie, aber sie verlangt eigene Behandlung in einem ganzen Brief, jetzt habe ich aber keine Zeit.

Mein Teurer, schreiben Sie mir öfter. Sie glauben gar nicht, was mir Ihre Briefe bedeuten! Heute ist schon der 3. April nach hiesigem Stil, am 25. ist aber der äußerste Termin für die Ablieferung des Romans, und ich habe *keine Zeile*, keine einzige Zeile fertig! Mein Gott, was wird mit mir sein! Nun, auf Wiedersehen, ich umarme und küsse Sie. Anja lässt Sie grüßen, wir beide grüßen Anna Iwanowna. Ganz der Ihre
Fjodor Dostojewskij.

P. S. Um Gottes willen, schreiben Sie mir alles, was Sie über den *Idioten* hören (wenn Sie überhaupt etwas hören). Ich muss, ich muss es unbedingt wissen! Um Gottes willen! Das Finale des zweiten Teiles, von dem ich Ihnen schrieb, ist das, was am Ende des ersten Teiles gedruckt ist. Ich aber hatte darauf gebaut! An die absolute Richtigkeit des Charakters der Nastasja Filippowna glaube ich übrigens auch jetzt noch. Übrigens sind verschiedene Details am Ende des ersten Teils nach der Natur geschildert, gewisse Charaktere sind aber einfach Porträts, unter anderm der General Iwolgin, Kolja. Aber Ihr Urteil kann auch sehr richtig sein.

(Zum ersten Mal deutsch von Alexander Eliasberg.)



L'ÉSPRIT FRANÇAIS ET L'ALLEMAGNE

Les nations doivent se servir de guide les unes aux autres,
et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles
peuvent mutuellement se prêter. *M^{me} de Staël.*

Madame de Staël prétendait que « les Français gagneraient plus à concevoir le génie allemand » que les Allemands à se mettre à l'école de la France; et Nietzsche devait écrire, environ trois quarts de siècle après elle: « Die Franzosen (sind) zu zeitig in die Schule der Deutschen gegangen. » Lequel des deux avait raison? Question qui pourrait donner lieu à de longues et délicates controverses, et impliquerait une étude détaillée de la pensée et de la littérature des deux pays.

Nous n'avons point la prétention de résoudre une pareille question en quelques pages: nous voudrions simplement présenter quelques aperçus qui seront, pour la plupart, personnels, mais contribueront peut-être à éclaircir un problème qui ne saurait comporter de solution générale, vu qu'il ne s'applique qu'à des cas d'espèce.

Il y a des Français opiniâtement rebelles à la pensée, à la poésie germaniques, de même qu'il y a des Allemands pour qui nos auteurs classiques sont lettre morte: il serait sans doute vain de prêcher aux uns et aux autres l'étude de la langue et de la littérature du peuple voisin, et il est probable (non certain, toutefois) qu'ils tireraient peu de profit de cette étude. Mais ce n'est pas à ceux-là que l'on pense, lorsqu'on parle de pénétration réciproque: on envisage ceux qui, soutenus par quelque affinité, par une compréhension naturelle du génie d'un peuple étranger, peuvent développer en l'approchant certaines qualités d'esprit qui existent chez eux à l'état de germe.

Un jeune Français, lorsqu'il s'initie à la littérature allemande, sera d'abord attiré par le romantisme: l'imagination fantastique de Hoffmann, les vieilles légendes, et toute cette atmosphère qu'en est convenu d'appeler poétique, remuent délicieusement une âme d'adolescent. Disons toutefois que, pour pénétrer jusqu'à l'essence du romantisme, il y faut être prédestiné par une sensibilité spéciale. Le côté extérieur, le pittoresque et l'in vraisemblable des ballades ou des «*Märchen*» amusent, séduisent, mais ne sauraient toucher profondément. S'il est vrai, comme l'a écrit Schiller dans son traité *Naive und sentimentalische Dichtung*, que toute forme d'art se réduit, en dernière analyse, à une «*Empfindungsweise*», une manière de sentir particulière, c'est celui qui participera à l'«*Empfindungsweise*» romantique, qui tiendra le fil conducteur grâce auquel on peut pénétrer les arcanes de cette poésie, vibrer de ses émotions les plus secrètes.

S'il est un mot qui définisse mieux que tout autre cette sensibilité propre au romantisme, c'est sans doute celui de «*Sehnsucht*», nostalgie, exprimant l'inquiétude d'une âme que rien ne satisfait, et qui semble tendre sans cesse vers une patrie

idéale, inaccessible. Il est remarquable que cette Sehnsucht, que l'on rencontre à chaque pas chez les romantiques allemands, Eichendorff ou Tieck, Brentano ou Novalis, soit à peu près absente de l'école française dite romantique, du moins de ses plus fameux représentants: l'ennui et la mélancolie théâtrale d'un Châteaubriand, la tristesse amère d'un Vigny, l'esprit méditatif, et, dans le fond, sereinement optimiste d'un Lamartine, le solide équilibre d'un Hugo ne rappellent que de loin — si seulement ils le rappellent — ce sentiment fuyant et tenace. Il apparaîtrait plutôt dans la *Confession d'un enfant du siècle*, de Musset, ou chez des poètes secondaires, comme Gérard de Nerval, ou chez un Gautier, que l'on accuse volontiers d'indifférence; ou encore chez des poètes et des écrivains postérieurs au romantisme, comme Baudelaire, même tout à fait contemporains, comme Loti et Madame de Noailles: que l'on note (c'est là un simple signe) la répétition fréquente du mot « nostalgie » chez celui-là, et du mot « désir », pris dans le même sens, chez celle-ci.

Il semble que la véritable sensibilité romantique n'ait apparu, en France, qu'après l'école littéraire qui porte ce nom: et c'est pourquoi, sans doute, les critiques et l'opinion des lettrés ont tardé si longtemps à reconnaître l'« Empfindungsweise » qui est au fond, et comme à la racine du romantisme, mouvement littéraire européen. C'est seulement dans ces vingt dernières années que des hommes comme Charles Maurras, Pierre Lasserre, le baron Seillère ont diagnostiqué le « mal », le « poison » romantique, et ont prétendu y proposer des remèdes.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter leur thèse, qui peut paraître, à bien des égards, assez étroite: la Sehnsucht romantique est-elle, comme ils le voudraient, l'impatience d'âmes déséquilibrées, assoiffées de sentir, et incapables de sentiments profonds? n'est-ce pas la juger sommairement, que de se placer à ce point de vue, médical en quelque sorte? N'apparaît-elle point, dans certains cas, comme l'aspiration vers un amour infini (le *Tristan* de Wagner), ou comme la nostalgie d'artistes épris de beauté, leur désir d'un monde de formes et de couleurs plus parfaites que celui où nous vivons (Ex.: Théophile

Gautier¹⁾?) Toute la sensibilité moderne et ce qui l'exprime, notre musique, notre sens de la nature, se rattache par quelque côté à la Sehnsucht romantique, et à moins de vouloir condamner — comme certains le font, il est vrai — presque tout l'art et la littérature du dix-neuvième siècle, il faut admettre cette manière de sentir comme celle d'une époque moins robuste peut-être que certaines autres, mais d'impressions plus raffinées, plus nuancées, plus subtiles.

Il semble bien que, *faute de connaître le romantisme allemand*, on n'ait pas encore défini, chez nous, de façon parfaite, l'« Empfindungsweise » qui est à la base de tant d'œuvres littéraires du dernier siècle; on ne l'a pas suffisamment repérée comme un lien secret entre des écrivains de tempéraments et de formules très divers: cela, non seulement en Allemagne, mais en France, en Angleterre, etc., car la manière de sentir romantique est européenne: seulement c'est en Allemagne qu'elle s'est exprimée tout d'abord, et plus complètement, plus consciemment peut-être que partout ailleurs.

En d'autres termes, la connaissance du romantisme allemand, si peu répandue en France, même parmi l'élite intellectuelle, nous aiderait à mieux nous connaître, à mieux comprendre certains aspects de notre sensibilité. Assurément ceux qui n'y participent point jugeront que c'est là un mince avantage; mais il y a, dans le public littéraire d'aujourd'hui, beaucoup plus de personnes qu'on ne pense, à qui cette manière de sentir n'est pas étrangère: ce n'est pas seulement par la magie du verbe que l'on peut expliquer la vogue de deux auteurs déjà cités, — Loti et Madame de Noailles; il faut qu'ils touchent quelque fibre secrète chez leurs lecteurs, il faut donc que ces lecteurs ne soient pas inaccessibles à la « nostalgie » qui est, chez ces écrivains, la note dominante.

A l'école des romantiques allemands, il y aurait encore, pour nous, d'autres choses à apprendre: car si la plupart d'entre eux n'ont point réalisé des œuvres aussi claires, aussi

¹⁾ Dans cette dernière catégorie, on serait peut-être surpris de rencontrer Flaubert, considéré comme le père du réalisme: dans sa correspondance, il exprime fréquemment sa *Sehnsucht* vers un monde plus «esthétique» que le nôtre, et c'est à ce sentiment que nous devons sans doute des ouvrages comme *Salammbô*.

puissantes, aussi populaires que les *Poésies* de Musset, les *Méditations* ou la *Légende des Siècles*, ils ont remué un monde d'idées, parfois entortillées et confuses, souvent aussi ingénieuses ou profondes, et dont l'application est loin d'être épuisée: que l'on pense à leur théorie du roman, à leur conception du symbolisme, à celle, si curieuse, de l'ironie, à leurs vues sur les rapports des sexes, sur la spiritualité et la magie. Des esprits aussi riches en aperçus originaux que Frédéric Schlegel ou Novalis ont frappé les rares écrivains français qui ont osé les approcher: certains, comme Maeterlinck, ont même tiré de leur fréquentation un grand profit. Mais l'auteur de *Sagesse et Destinée* n'a pas trouvé, jusqu'à présent, beaucoup d'imitateurs.

Une partie des idées chères aux romantiques (une partie seulement) se retrouve chez Goethe, et c'est par lui qu'elles ont pu atteindre, en France, le public lettré. Ce serait une étude à entreprendre, que celle de l'influence du grand poète sur quelques-uns de nos écrivains: influence qui ne serait pas proprement littéraire, car Goethe est si vaste, si varié, qu'il en devient inimitable; et d'autre part son mode d'expression poétique, malgré son goût pour la culture gréco-latine et française, demeure si profondément germanique, qu'il ne saurait servir de modèle à des Français. C'est sa personnalité, telle qu'on n'en trouve point de comparable dans aucune littérature moderne, qui semble avoir séduit et dominé tels de nos compatriotes; et non pas toujours pour les mêmes raisons: tandis qu'un Barrès admirera chez lui ce «culte du moi» porté au paroxysme, et aboutissant, grâce aux dons les plus rares, au développement et à la perfection d'un individu unique, Flaubert, par exemple, prisera précisément le contraire: l'objectivité, l'alliance de l'esprit scientifique avec les vues les plus hautes sur l'art et la conscience artistique la plus exigeante, et aussi l'art de vivre, dont il semble déplorer d'être lui-même dépourvu, lorsqu'il cite après Goethe, le «*Memento vivere*», et lui emprunte, en les soulignant, des phrases comme celle-ci: «Qu'est-ce que ton devoir? l'exigence de chaque jour.»

On a dit que Goethe cessait d'être Allemand, que l'étendue

de son génie le haussait au-dessus du nationalisme littéraire : cela est vrai dans un certain sens. Un écrivain, un artiste, lorsqu'il dépasse un certain ordre de grandeur, prend un caractère d'universalité qui le fait déborder par-delà les frontières de son pays ; mais il ne renie point pour cela son caractère national. Goethe, poète universel, demeure Allemand, comme Shakespeare Anglais, ou Molière Français. Qui, si ce n'est un Allemand, pourrait avoir écrit le *Faust* ? Madame de Staël a dit justement : « Goethe pourrait représenter la littérature allemande tout entière . . . seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part. »

Il en résulte que des Français, lorsqu'ils prennent plaisir à lire et relire Goethe, ne peuvent faire autrement que d'entrer en contact avec le génie de l'Allemagne, et de réveiller les affinités qu'ils peuvent avoir avec celui-ci. Goethe ne les charme point, comme on l'a parfois prétendu à tort, *bien qu'il soit Allemand*, il les charme parce qu'il est Allemand, parce qu'il exprime, mieux que quiconque, le génie original de ce peuple, et en même temps parce qu'il est autre chose : il a absorbé suffisamment de culture gréco-latine pour ne point paraître étranger à un Latin. C'est pourquoi il demeure le grand intermédiaire, l'ambassadeur par excellence du germanisme auprès des peuples méditerranéens.

Il serait facile de montrer par des exemples que les Français qui s'avouent « goéthéens » ne sont pas seulement attirés vers le dieu de Weimar par certains dons exceptionnels, ou par les qualités purement humaines qu'ils croient découvrir en lui ; mais que sa parole magique fait retentir au fond d'eux-mêmes des échos assoupis, que l'on pourrait qualifier de « germaniques ». Il n'est pas venu, je crois, à l'esprit des nombreux commentateurs de Flaubert, de rien voir en lui qui fleurât l'Allemand. Et pourtant, il a écrit : « Je suis un Barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. »

Ailleurs : « Musset aime la gaudriole, eh bien pas moi, elle sent l'esprit (que j'exècre en art). . . . L'esprit français a

une telle rage d'amusement! — — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre d'écrire en ce langage et d'y penser! Au fond, je suis Allemand! c'est à force d'étude que je me suis dégrassé de toutes mes brumes septentrionales.»

En faisant la part de l'exagération dans ces paroles (Flaubert exagère volontiers), si l'on considère les origines du grand écrivain, aussi bien que son œuvre littéraire et même son physique, on ne peut s'empêcher de conclure que cette affirmation n'est pas dénuée de fondement. Flaubert était Normand par son père, et son portrait offre un des types de Vikings les plus accentués que l'on puisse voir. Que de traits ne découvrirait-on pas chez lui, qui décèlent l'homme du Nord, le Germain, depuis cette nostalgie violente des pays de soleil (sentiment qui n'est nullement français), jusqu'à la composition et à l'essence même d'un de ses ouvrages les plus curieux! La *Tentation de Saint-Antoine* n'a pas son pareil dans notre littérature, et serait peut-être le livre français qui rappelle le mieux le *Faust* de Gœthe.

Nous ignorons si l'imitation, plus ou moins consciente, de Gœthe eut une part quelconque dans la fabrication de ce livre; et c'est là une question qui n'importe guère. Nous voulons seulement dire que la lecture attentive de Flaubert, généralement tenu pour un pur Latin, parce qu'il eut le culte de la forme et la superstition du Verbe, de la phrase ciselée, révèle de telles affinités germaniques, qu'il put tirer un profit réel du commerce avec le plus grand poète allemand, et qu'il en aurait pu tirer un plus considérable encore, si son ignorance de la langue allemande ne l'en eût empêché.

Pour prendre un exemple plus proche de nous, Maurice Barrès, germanophobe avéré et admirateur de Gœthe, est sans doute le plus « allemand » de nos auteurs contemporains. De nombreux lecteurs reprochent à ses premiers ouvrages *Un homme libre*, *L'ennemi des lois*, etc. une obscurité que l'on serait tenté d'appeler germanique; germanique, en tous cas, est l'idéologie qu'il développe dans ces livres, alors même qu'il prend à partie des philosophes allemands, Kant ou Hegel. Quoi de plus gœthéen que ce « culte du moi », ce soin du développement de la personnalité, sur lequel il revient avec tant d'insistance! Il a même,

parfois, avec Goethe, de singulières rencontres d'expression: « Je profite de mes émotions », écrit-il dans *Un homme libre*. Goethe n'avait-il pas dit: « Die Liebe herrscht nicht, aber sie bildet, und das ist mehr »?

Ce goût prononcé pour la « Bildung », le perfectionnement du moi, qui tient une si grande place chez le Barrès de la première période, n'est pas seulement goethéen: c'est là un trait essentiellement germanique, tout opposé à l'épicuréisme latin, qui ne cherche pas dans l'émotion un moyen de développer la personnalité, mais uniquement le plaisir de sentir.¹⁾ Si l'on voulait fouiller plus avant, on trouverait aussi que Barrès est allemand par son aversion pour le rationalisme, par le romantisme de certaines de ses œuvres, comme *Du sang, de la volupté et de la mort*, *Amori et dolori sacrum*, *La colline inspirée*, par sa prédilection pour l'instinct, l'inconscient, les forces obscures et profondes.

Là encore, il serait vain de vouloir distinguer ce qui est naturel et ce qui est dû à telle ou telle influence. Nous savons que Barrès n'a pas lu simplement Goethe, mais connaît les lettres allemandes un peu mieux, peut-être, que la plupart de nos compatriotes. Il semble se défier des influences germaniques pour lui-même comme pour les autres. Cependant il est permis de se demander si, précisément sur des esprits comme le sien, elles ne pourraient pas être fructifiantes; et peut-être se posait-il la question, lorsqu'il déclarait dans *Le génie du Rhin*: « Nous souffrons de l'excessif équilibre de l'âme française. Nous cherchons de la disharmonie, des problèmes, un sol raboteux, des contrastes . . . Observez cette Allemagne dans la lumière du Rhin et de la gloire française,²⁾ vous y étudierez une formidable fermentation, des gens inquiets, tourmentés. Vous connaîtrez le profond plaisir dont rêvait Novalis quand il disait: « Il faut que le chaos luise à travers le voile régulier de l'ordre. »

Voilà un singulier aveu d'un Français qui n'est guère suspect de tendresse pour l'Allemagne. Barrès répète, à un

¹⁾ Voir, par exemple, la théorie de l'amour dans Stendhal.

²⁾ Pourquoi « la gloire française »? On ne voit pas bien ce qu'elle vient faire dans un problème de cet ordre.

siècle de distance, les conseils de Madame de Staël, dont le livre ne parut pas assez français aux sbires de Napoléon. «L'éternelle barrière du Rhin, écrivait-elle, sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre.» Cela n'empêche point que «J.-J. Rousseau, Bernardin de St-Pierre, Châteaubriand, etc., dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire, qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme.» Remarque fort juste, si on lui donne son sens véritable, que l'on saisira en rapprochant cette phrase d'autres citations du même auteur: «On dirait que chez nous la logique est le fondement des arts, et cette nature ondoyante dont parle Montaigne est bannie de nos tragédies.» «Les auteurs français de l'ancien temps ont en général plus de rapport avec les Allemands que les écrivains du siècle de Louis XIV car c'est depuis ce temps-là que la littérature française a pris une direction classique.» «Le caractère distinctif de la littérature allemande est de rapporter tout à l'existence intérieure.»¹⁾ Ce besoin de se rapprocher de la nature ondoyante, de puiser aux sources profondes, n'est-il pas le même que celui que Barrès définit, après Novalis: «Voir luire le chaos — —», et auquel Goethe fait allusion, lorsque, rappelant l'influence de Voltaire et de ses contemporains sur sa jeunesse, il avoue: «combien il m'en a coûté de me défendre contre eux, et, en me tenant sur mes propres pieds, de me remettre dans un rapport plus vrai avec la nature?»

On objectera peut-être que, les règles classiques ayant perdu de leur prestige, et de nombreuses écoles littéraires s'étant succédé en France depuis le temps de Madame de Staël, le contact et l'exemple de l'Allemagne ne nous sont plus nécessaires pour retrouver «un rapport plus vrai avec la nature», que la France a renoué d'elle-même avec la tradition plus libre de son ancienne littérature, interrompue par le XVII^e siècle. Dans une certaine mesure, cela est vrai: cependant nous pouvons en croire Barrès: le génie français, s'il n'est plus asservi, comme du temps de Voltaire, à une poétique de convention,

¹⁾ *De l'Allemagne*, Deuxième partie, ch. I, XXVIII, XXXI.

souffre encore d'un excès d'équilibre, d'ordre et de lumière. La clarté, en soi, est une qualité admirable; mais, pour citer encore Madame de Staël, « ceux qui s'en tiennent aux grâces de l'esprit ... comment donc seraient-ils obscurs? ... Il faut porter la lumière dans la profondeur. »

Eclairer, simplifier, coordonner des points de vue nouveaux apportés par l'Allemagne, telle paraît être, en effet, une tâche féconde pour l'esprit français. Renan disait que la pensée allemande excellait dans des « aperçus complètement individuels et intraduisibles ». Pourtant son exemple prouverait que des esprits comme le sien, essentiellement français, peuvent assimiler cette pensée et la rendre sous une forme clarifiée, plus élégante et plus légère. Une grande partie des idées de l'*Avenir de la Science* ou des *Dialogues philosophiques* pourraient être ramenées sans peine à leur origine germanique; et la grande ligne de la philosophie de Renan se rattacherait à celle de la pensée allemande, au moins autant qu'au rationalisme français. De même des penseurs contemporains riches en aperçus nouveaux et écrivains remarquables, comme Remy de Gourmont ou Jules de Gautier, ont puisé largement à la source allemande. Et faut-il rappeler qu'un des écrivains français qui ont exprimé le plus naïvement leur admiration pour l'Allemagne, Gérard de Nerval,¹⁾ est peut-être de tous nos romantiques, celui qui a la forme la plus élégante, la plus traditionnellement française?

Il semble qu'en pareille matière les exemples que l'on peut produire soient les arguments les meilleurs. Si la place nous le permettait, nous pourrions montrer que ceux d'entre nos écrivains qui ont pratiqué l'Allemagne, et qui lui ont emprunté, les uns, comme Renan et Taine, des idées et des méthodes intellectuelles, d'autres, comme Victor Hugo, des légendes, des impressions et des motifs poétiques, d'autres, comme Gérard de Nerval, une certaine nuance de sensibilité, n'ont nullement perdu pour cela leurs qualités natives; tous seraient à ranger, sans exception, parmi nos stylistes les plus originaux, les plus clairs et les plus purement français. Fau-

¹⁾ Rappelons seulement ce passage de *Lorely*: « Mais de l'autre côté (du Rhin) ... savez-vous ce qu'il y a? ... Il y a l'Allemagne! la terre de Goethe et de Schiller, le pays d'Hoffmann; la vieille Allemagne, notre mère à tous! ... Teutonia » (page 4).

drait-il d'autres preuves, pour établir qu'une pénétration réciproque ne peut que servir les deux pays? Si la connaissance de la langue allemande eût été plus répandue parmi nos intellectuels, cet enrichissement au contact de nos voisins aurait été encore plus marqué. Souhaitons que l'élite française d'aujourd'hui et de demain veuille bien se remémorer ces faits, et qu'elle ne tarde pas trop à restaurer des échanges nécessairement fructueux pour les deux parties, et tout d'abord pour elle-même.

BERLIN

RENÉ LAURET



EMANUEL VON BODMAN: SONETTE

AUFSCHWUNG

Ich lass' mich nicht um meine Gegenwart
Von einem Bild vergangner Zeit betrügen,
Die mit verblichnen und verklärten Zügen
Voll tiefer Wehmut in mein Leben starrt.

Erfüllung funkelt rings in neuen Krügen,
Von denen mancher auf die Stunde harrt.
Auch Glück darf mich nicht beugen! Klar und hart
In Glut und Leid bleib' ich bereit zu Flügen.

Zu guter Letzt muss ich, will ich allein
Hinauf, hinab, hinauf die Flügel schlagen
Und überstrahlt von ewigem Sonnenschein

Zu meinem ganzen Volke jubeln, klagen,
Und schaue oben alle Zeiten rein,
Hilft Liebe mich zur höchsten Liebe tragen.

DER KAMPF MIT DEM SCHICKSAL

Das Leben ist ein großes Abenteuer.
Hier gilt's Held werden und den Kampf bestehen
Oder mit weißverzerrem Blick sich drehen.
Wir müssen opfern, viel, ist's uns auch teuer.